

Francophonies d'Amérique



Le Roseau. Poèmes 1997-2000 de Serge Patrice Thibodeau (Moncton, Éditions Perce-Neige, 2000, 83 p.)

Margaret Michèle Cook

Numéro 13, été 2002

Francophonies et résistance

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1005249ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1005249ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université d'Ottawa
Centre de recherche en civilisation canadienne-française

ISSN

1183-2487 (imprimé)

1710-1158 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Cook, M. M. (2002). Compte rendu de [*Le Roseau. Poèmes 1997-2000* de Serge Patrice Thibodeau (Moncton, Éditions Perce-Neige, 2000, 83 p.)]. *Francophonies d'Amérique*, (13), 79–81. <https://doi.org/10.7202/1005249ar>

LE ROSEAU. POÈMES 1997-2000
de SERGE PATRICE THIBODEAU
(Moncton, Éditions Perce-Neige, 2000, 83 p.)

Margaret Michèle Cook

Pour une poétique du désir et de la perte

En tant que créatures humaines, nous sommes animées de désirs contraires et quelquefois contradictoires, notamment le désir d'être avec quelqu'un et le désir d'être seul, le désir de rester et le désir de fuir, le désir d'aimer et le désir de repousser. Ces désirs reposent en partie sur des peurs archaïques : peur de l'engouffrement, peur du rejet, peur du changement et de l'inconnu, peur de l'indifférence.

En même temps, il se peut que la seule réalité qui puisse donner un sens à notre vie soit l'amour – d'un proche, d'un parent, d'un enfant et particulièrement d'un autre. Par ailleurs, l'amour est complexe et difficile, tout en étant, dans son essence, libérateur. Il s'agit d'être conscient de cette réalité émotive trouble, du moins dans la mesure du possible, car nous sommes également des êtres flexibles dotés d'une capacité à apprendre à tolérer des émotions contraires. Par exemple, par moments, nous haïssons l'être qu'en réalité nous aimons. C'est ainsi que nous existons comme roseaux, que nous penchons, un peu facilement peut-être, au gré des vents, mais aussi que nous nous relevons après une expérience de perte, surtout celle d'un être cher.

Le Roseau, le dernier recueil de poésie de Serge Patrice Thibodeau, explore toutes ces couches émotives en rassemblant ce que la quatrième de couverture décrit comme des « poèmes épars », bien que leur cohérence thématique ainsi que l'évolution de cette thématique soient évidentes, écrits dans différentes villes et différents pays. Thibodeau est un poète dont la réputation n'est plus à faire. Il a notamment gagné le prix Émile-Nelligan et le prix du Gouverneur général du Canada. Il écrit avec précision, avec intensité, dans un climat d'intimité, pour refléter un monde personnel intérieur en évolution, en symbiose avec le monde extérieur toujours changeant, mais aussi pareil à lui-même.

La couverture du recueil peut être interprétée symboliquement. On y voit, dans le sens des aiguilles d'une montre : un escalier (montant vers une chambre, un appartement ou un grenier à la Bachelard ?) ; une sculpture d'un homme penché avec un bras levé et une main tendue, prête à recevoir, possiblement en signe de quête ; le reflet d'une maison dans un immeuble vitré avec, en plus, le reflet du reflet dans l'eau de cette même maison, comme la

mémoire d'une mémoire ; une colonne avec un ange doré, les deux bras levés, peut-être signe d'espoir ; un homme sculpté avec un poing dressé vers le ciel, comme signe de victoire ou un défi aux dieux, le corps émergeant de la pierre avec un arbre, un vrai, dont presque toutes les feuilles tombées, derrière.

L'intérieur du recueil est divisé en sept parties, chacune incarnant une étape littéraire et figurée du voyage émotif et psychologique : « Le fuyard », « Le chemin », « Le passeur », « Le jeu », « L'été », « Le roseau » et « Le matin ». Le voyage est d'ailleurs évoqué dès les premières strophes : « une pente, un changement de vitesse, / un vertige ardent : l'insondable nous hante » (p. 13). L'état d'esprit est aussi mis en relief : « nous désamorçons le possible du désastre / en lui tournant le dos » (p. 17). Ainsi, expérience intérieure et expérience extérieure se rejoignent et se complètent. D'ailleurs, *Le Roseau* s'ouvre en situant le lecteur dans un certain paysage émotif, mais également, à l'intérieur du livre :

car nous vivons pour le livre
et par lui seul, car sans le livre
comment retrouver notre route ? (p. 18)

Le livre est chargé de refléter, de traduire, de contenir et même de transformer l'expérience de la blessure, de la perte de l'autre, de l'amour en suspens et de la volonté de garder espoir en l'amour et donc en l'humanité en dépit de leurs limites et même de leurs trahisons.

Structurellement, le recueil est construit avec attention. À l'intérieur des quatre premières parties, les textes sont bâtis de strophes de quatre vers alternant avec des strophes de trois vers, entre passé et présent, souvenir de l'« autre côté du miroir » et l'ici et maintenant. En outre, les enjambements se suivent, d'une strophe à la suivante, liant toutes les dimensions de l'expérience. Les cinquième et sixième parties, qui se situent plus carrément dans le présent, sont construites de strophes de trois vers et la septième partie, qui réussit en quelque sorte à conjuguer passé et présent dans une certaine plénitude, de strophes de quatre vers. De plus, à travers le recueil, l'utilisation du pronom personnel varie entre « lui », « on », « nous », « vous » et « toi » : de la distanciation de l'autre au rapprochement avec les autres (« nous »), à un rapprochement à un autre ou au souvenir d'un autre.

« Le chemin » lie le géographique au déchirement émotif. Le sol sous les pieds sort l'être du tourment intérieur, mais il fait face à une humanité en conflit et même en guerre : « le sol / prend des allures de cendre et de vitre // cassée, d'asphalte déchiré par des obus / de mortier, des fléchettes disséminées » (p. 31). La souffrance ainsi que la fragilité humaines sont partout en évidence, mais particulièrement aux alentours de villes comme Lâsa et Beyrouth.

« Le passeur » met en scène un radeau « fantôme » et le corps et l'esprit qui continuent, même si l'âme et le cœur ne sont pas pleinement de la partie : « de là / n'avons pas d'autre choix que de passer » (p. 44). Pour le moment, le pro-

nom « nous » est occulté, quoique sous-entendu. Par ailleurs, le passeur est mis en scène aussi bien comme celui qui aide à passer que comme celui qui passe.

« Le jeu » est la partie centrale du recueil, partie à l'intérieur de laquelle « je passe du même à l'autre » (p. 52). Elle est composée de quatorze « faux sonnets » de quatorze vers chacun. L'absence de l'autre, sa proximité en souvenir et une volonté de le distancier sont évoquées, le tout entremêlé de tristesse, autour du temps symbolique de Pâques. « Le jeu » devient une manière d'appréhender la vie ou de se protéger : l'amour, vivre, et le « soupir de l'absence » sont tous jeux. D'ailleurs, écrire son amour l'est aussi.

« L'été » est moins tourmenté. Océan et soleil semblent détenir un effet bénéfique. L'appréciation du paysage et du peuple autour dominant, alors que l'autre est graduellement effacé, « banni de la prose, / d'une mémoire aux poings rebelles » (p. 68).

Avec « Le roseau », il s'agit de retrouver un certain plaisir, imbu de sensualité et même de sexualité. Le roseau s'est penché ; le roseau se relève.

« Le matin » est composé de deux textes de cinq strophes de quatre vers. Le fantasme, l'obsession de l'autre reviennent, rattachés à la ville de Prague. Comment se débarrasser de l'image de l'autre lorsque cette image est tellement ancrée dans notre psyché ? Comment se défaire du désir de réunification, de plaisir retrouvé ? Et ainsi se termine ce beau recueil : « quand vient le temps de te défaire de tes chaînes, / quand vient le temps de défenestrer mon chagrin » (p. 82). L'illusion n'est pas perdue, mais remplacée, en attendant...